



Le bienfait humilient. Charité et indécatesse dans La Vie de Marianne

Nicolas Fréry

► To cite this version:

Nicolas Fréry. Le bienfait humilient. Charité et indécatesse dans La Vie de Marianne. Florence Magnot-Ogilvy; Stéphane Pujol. La pauvreté au féminin. Mendiante et pauvresses dans la fiction des XVIII^e et XIX^e siècles, Hermann, 2024, Fictions Pensantes, 9791037038791. <hal-04572765>

HAL Id: hal-04572765

<https://hal.science/hal-04572765v1>

Submitted on 12 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Un acte de générosité vécu comme un affront, une bienfaisance qui mortifie le bénéficiaire, une charité qui accable au lieu de soulager : cet apparent paradoxe est exploré avec insistance dans *La Vie de Marianne*. Épousant le point de vue de l'indigente blessée dans sa fierté plutôt que du donateur satisfait de sa bonne action, Marivaux peint la morgue ou la maladresse des bienfaiteurs incapables de secourir sans humilier. Marianne, contrainte d'essayer des discours charitables dénués de délicatesse, déclare ainsi : « c'est quelque chose de bien cruel que d'être abandonné au secours de certaines gens¹ ». Le don, par l'asymétrie qu'il suppose, ne risque-t-il pas d'offenser le donataire plutôt que de le combler ? C'est ce dont témoigne *La Vie de Marianne*, où à l'analyse économique du don se joint une analyse morale : le bienfait engage l'amour-propre, à la fois au sens où le donateur jouit de sa supériorité et où le donataire subit une blessure narcissique. Marivaux oppose à cette charité mortifiante l'élégance des quelques âmes raffinées qui, comme Mme de Miran et Mme Dorsin, excellent dans un art que les puissants négligent : celui de « savoir obliger² ».

La réflexion sur le secours humiliant s'inscrit dans une longue tradition. Sénèque condamnait dans le *De beneficiis* les protecteurs dont la « mine arrogante » et « l'orgueilleux langage » font haïr les bienfaits³. En une comparaison suggestive, il assimilait ainsi « le bien que nous fait d'un geste rude un homme sans cœur » à « un morceau de pain dur comme pierre, que l'affamé accepte par force et mange à contrecœur⁴ ». Au XVIII^e siècle, époque où « la notion de charité est doublée, concurrencée, parfois supplantée par d'autres notions : humanité, philanthropie, bienfaisance⁵ », des penseurs se montrent particulièrement attentifs aux rapports de domination qui se logent dans le bienfait. C'est éminemment le cas du baron d'Holbach qui, dans le chapitre de *La Morale universelle* consacré à la bienfaisance, insiste sur la réversibilité entre bienfait et outrage. Il rappelle en effet que « tout bienfait donne à celui qui en est l'auteur une supériorité nécessaire sur celui qui le reçoit » et en déduit que « la bienfaisance est un art souvent très difficile ; il consiste à ménager la délicatesse de ceux qui en sont les objets⁶ ». Les historiens des idées ont souligné que les philosophes des Lumières se sont érigés contre la « charité mesquine et insultante⁷ » pour défendre l'idéal antithétique d'une « bienfaisance accompagnée de modestie⁸ ».

L'œuvre de Marivaux est à ce titre un champ d'exploration fécond. À la suite de Michel Gilot, il faut relever combien « l'expérience de l'humiliation est une de celles qui ont le plus contribué à façonner ses journaux et ses romans⁹ ». Les derniers mots de *L'Indigent Philosophe* sont à cet égard éloquentes : « me trahit-on ? Je l'oublie ; me nuit-on ? Me fait-on

¹ Marivaux, *La Vie de Marianne*, éd. Frédéric Deloffre, Paris, Classiques Garnier, 1990, p. 29.

² *Ibid.*, p. 38.

³ Sénèque, *Des bienfaits*, trad. François Préchac, Paris, Les Belles Lettres, 1926, t. I, p. 28.

⁴ *Ibid.*, p. 30-31.

⁵ Jean Starobinski, « Don fastueux et don pervers. Commentaire historique d'une Rêverie de Rousseau », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1986, n°1, p. 12.

⁶ D'Holbach, « De la bienfaisance », dans *La Morale universelle, ou Les Devoirs de l'homme fondés sur sa nature*, dans *Œuvres philosophiques, 1773-1790*, éd. Jean-Pierre Jackson, Chécy, Coda, 2004, p. 395.

⁷ Voltaire, *Traité sur la tolérance*, dans *Mélanges*, éd. Jacques Van den Heuvel, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 649.

⁸ Jean-Baptiste François Hennebert, *Du plaisir* [1764], cité par Patrizia Oppici, *L'idea di « bienfaisance » nel settecento francese o il laccio di Aglaia*, Pisa, Editrice Libreria Goliardica, 1989, p. 234.

⁹ Michel Gilot, « “Toutes les âmes se valent” », *Marivaux d'hier, Marivaux d'aujourd'hui*, dir. Henri Coulet, Jean Ehrard, Françoise Rubellin, Paris, CNRS, p. 102. Voir, dès la première feuille du *Spectateur Français*, l'anecdote du solliciteur et du grand seigneur.

du mal ? Je le pardonne ; mais ne m'humiliez pas¹⁰ ». Or, il est peu d'humiliations que l'auteur de *La Vie de Marianne* met davantage en scène que celle d'un subalterne à qui l'on n'épargne ni les attitudes hautaines ni les propos désobligeants. D'Alembert admirait déjà le talent de Marivaux pour étudier « les replis de l'amour-propre jusque dans le sein de l'humiliation, la dureté révoltante des bienfaiteurs, ou leur pitié, plus humiliante encore¹¹ ». On reconnaît là le lecteur de La Rochefoucauld qui démasque les ruses de l'amour-propre¹², l'observateur attentif au rôle des vexations les plus infimes et des signes sociaux les plus ténus, le penseur qui, dans les différents genres où il s'est illustré, donne à voir « un jeu du don et de l'échange », ébauche une « grammaire du don¹³ ».

Si dans *La Vie de Marianne*, le don séducteur est au cœur de l'intrigue – à travers le personnage de Climal, paradigme du bienfaiteur libidineux –, c'est moins le don intéressé que le don indélicat que nous proposons d'étudier. La charité, vertu théologale, n'est en effet pas seulement parodiée dans *La Vie de Marianne* par des dévots hypocrites qui méconnaissent « l'éminente dignité des pauvres¹⁴ ». Marivaux tient un discours plus original en montrant qu'elle « étale ses tristes devoirs¹⁵ » de façon désobligeante. À en croire Lesbros, cette attention portée à la fierté humiliée a un ancrage biographique chez l'auteur de *Marianne*. En secourant les malheureux, Marivaux veillait à leur épargner « la mauvaise honte qu'on a attachée aux bienfaits qu'un état peu aisé nous met dans le cas de recevoir¹⁶ ». Cette mauvaise honte, la situation de Marianne permet par excellence d'en étudier les contours. En effet, l'héroïne de Marivaux est d'une part démunie (donc forcée de dépendre de bienfaiteurs) et d'autre part convaincue d'être une « illustre infortunée¹⁷ » (donc douée d'une fierté qui la rend suprêmement sensible aux outrages qu'elle essuie). Ce n'est qu'en la personne de Mme de Miran et de Mme Dorsin que Marianne rencontre des bienfaitrices dont la subtile générosité constitue un idéal à la fois moral, social et esthétique.

« Une charité qui n'a point de pudeur avec le misérable »

Dans la première partie de *La Vie de Marianne*, la blessante charité du père Saint-Vincent et de Climal inspire à la narratrice une digression sur les bienfaits qui a été très tôt admirée par les lecteurs de Marivaux. Françoise de Graffigny écrit ainsi dans une lettre de 1739 : « je suis comme la pauvre Marianne, si fatiguée d'entendre me plaindre sur ma misère et mes malheurs que je voudrais presque qu'il n'y eût point de bons cœurs au monde¹⁸ ». C'est

¹⁰ *L'Indigent Philosophe*, dans *Journaux et œuvres diverses*, éd. Frédéric Deloffre et Michel Gilot, Paris, Classiques Garnier, 2001, p. 323.

¹¹ D'Alembert, *Éloge de Marivaux*, reproduit dans *Théâtre Complet*, éd. Frédéric Deloffre et Françoise Rubellin, Paris, Le Livre de poche, 2000, p. 2085.

¹² Voir par exemple la maxime 228 de La Rochefoucauld : « L'orgueil ne veut pas devoir, et l'amour-propre ne veut pas payer ».

¹³ Christophe Martin, « Le jeu du don et de l'échange. Économie et narcissisme dans *La Double Inconstance* de Marivaux », *Littératures* 35, automne 1996, p. 87-99 ; Florence Magnot, « Lire le don : niveaux de publicité et polysémie des dons chez Challe, Marivaux et Laclos », *Topique(s) du public et du privé dans la littérature romanesque d'Ancien Régime*, dir. Marta Teixeira Anacleto, Peeters, 2014, p. 384.

¹⁴ Voir des réflexions suggestives dans le sermon de Bossuet : « il y a un certain art innocent de relever le prix de ce que l'on donne, par la manière et les circonstances de l'offrir » (Bossuet, « Sur l'éminente dignité des pauvres », dans *Sermons et oraisons funèbres*, éd. Michel Crépu, Seuil, 1997, p. 25).

¹⁵ Marivaux, *La Vie de Marianne*, op. cit., p. 29.

¹⁶ Lesbros de la Versane, *L'Esprit de Marivaux ou Analectes de ses ouvrages*, Paris, Veuve Pierres, 1769, p. 22.

¹⁷ *La Vie de Marianne*, op. cit., p. 80.

¹⁸ Françoise de Graffigny, *Correspondance*, Oxford, Voltaire Foundation, lettre 138, juin 1739. Dès 1735, on lit dans le compte-rendu du roman dans *Le Journal littéraire* que « les réflexions dont ceux qui se mêlent d'être charitables accompagnent le bien qu'ils font ont quelque chose de frappant » (*Journal littéraire*, cité par Frédéric Deloffre dans son édition du roman, p. LXXII).

avec éloquence que Marianne s'élève contre la « charité si dure », le « zèle si amer¹⁹ » de certains bienfaiteurs :

Je voudrais bien pouvoir vous dire tout ce qui se passait dans mon esprit, et comment je sortis de cette conversation que je venais d'essuyer, et dont je ne vous ai dit que la moindre partie, car il y eut bien d'autres discours très mortifiants pour moi. Et il est bon de vous dire que, toute jeune que j'étais, j'avais l'âme un peu fière ; on m'avait élevée avec douceur, et même avec des égards, et j'étais bien étourdie d'un entretien de cette espèce. Les bienfaits des hommes sont accompagnés d'une maladresse si humiliante pour les personnes qui les reçoivent ! Imaginez-vous qu'on avait épluché ma misère pendant une heure, qu'il n'avait été question que de la compassion que j'inspirais, du grand mérite qu'il y aurait à me faire du bien et puis c'était la religion qui voulait qu'on prît soin de moi ; ensuite venait un faste de réflexions charitables, une enflure de sentiments dévots. Jamais la charité n'étala ses tristes devoirs avec tant d'appareil ; j'avais le cœur noyé dans la honte ; et puisque j'y suis, je vous dirai que c'est quelque chose de bien cruel que d'être abandonné au secours de certaines gens : car qu'est-ce qu'une charité qui n'a point de pudeur avec le misérable, et qui, avant que de le soulager, commence par écraser son amour-propre ? La belle chose qu'une vertu qui fait le désespoir de celui sur qui elle tombe ! Est-ce qu'on est charitable à cause qu'on fait des œuvres de charité ? Il s'en faut bien ; quand vous venez vous appesantir sur le détail de mes maux, dirais-je à ces gens-là, quand vous venez me confronter avec toute ma misère, et que le cérémonial de vos questions, ou plutôt de l'interrogatoire dont vous m'accablez, marche devant les secours que vous me donnez, voilà ce que vous appelez faire une œuvre de charité ; et moi je dis que c'est une œuvre brutale et haïssable, œuvre de métier et non de sentiment²⁰.

Fidèle à son goût des « réflexions », Marianne procède du singulier vers le général (« puisque j'y suis, je vous dirai que... »), avant de faire entendre, à la faveur d'une allocution imaginaire (« dirais-je à ces gens-là... »), un discours que l'obligé ne peut jamais tenir à son protecteur. Au sein de cette dense page, nous mettrons l'accent sur l'image de *l'appesantissement*, la distinction entre deux charités et le sens que revêt la fierté d'âme de l'orpheline.

Le travers principal des mauvais bienfaiteurs est selon la narratrice de « s'appesantir ». Le lexique du poids – *écraser*, *accabler* – sature en effet ces lignes, où la charité est de l'ordre du fardeau qui oppresse, alors que son propos devrait être d'alléger la misère. Dépourvue de grâce, la vertu du mauvais bienfaiteur « tombe » sur la malheureuse au sens où elle accuse son infériorité, la charge du poids de la reconnaissance et ne lui épargne aucune vexation. Surtout, s'appesantir, c'est multiplier les propos déplaisants qui explicitent ce qui devrait rester dans l'ombre. La charité authentique, on le sait, est supposée s'effacer comme charité. Le donateur oublie qu'il donne (« quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite²¹ ») et le donataire oublie qu'il reçoit. Or, on ne laisse rien ignorer à Marianne de la charité dont elle bénéficie. Loin de se dissimuler d'un pudique voile, la charité mal entendue s'offre en spectacle. C'est en ce sens que la narratrice se scandalise d'un « faste de réflexions charitables » et d'un mortifiant « cérémonial ». En se déployant avec une pompe ostentatoire, la charité blesse la susceptibilité des malheureux.

Marivaux, amateur de distinguos²², résume le propos de la page par une distinction fondée sur une dérivation lexicale : « Est-ce qu'on est charitable à cause qu'on fait des œuvres de charité ? ». Opposition certes, entre l'état intérieur et l'action extérieure. Sénèque n'avait de cesse d'écrire que « le bienfait ne consiste pas dans ce qui est fait ou donné, mais dans les

¹⁹ Termes de Rousseau dans une page de *La Nouvelle Héloïse* dont les accents rejoignent ceux de Marivaux (Rousseau, *Œuvres Complètes*, Paris, Pléiade, 1964, t. II, lettre VI. 8, p. 697).

²⁰ *La Vie de Marianne*, op. cit., p. 29-30.

²¹ *Matthieu*, 6:3-4.

²² Dans la page qui suit, Marianne présente Climal comme « plus flatteur que zélé, plus généreux que charitable » (*La Vie de Marianne*, op. cit., p. 30).

sentiments de celui qui donne ou agit²³ ». Marivaux excelle assurément à mettre en scène des actions de charité qui sont le masque de l'intérêt, ou, plus souvent encore, du désir²⁴. À la distinction entre *être* et *faire*, il superpose toutefois en l'occurrence celle, qui lui est chère, entre le *sentiment* et le *métier*. Alors que le mauvais protecteur procède avec un pesant méthodisme – analogue à celui que Marivaux attribue dans ses *Journaux* à « l'auteur²⁵ » –, le vrai bienfaiteur privilégie la spontanéité de l'affect. Encore faut-il faire le partage entre le protecteur qui manque de cœur et celui qui est seulement dépourvu de finesse. Dans la première feuille du *Spectateur Français*, le grand seigneur qui « par un ton de voix indiscret et sans miséricorde, vient d'instruire toute la salle²⁶ » de la pauvreté d'un honnête solliciteur, est empli de morgue aristocratique. Double du M. de Fécur du *Paysan Parvenu*, c'est parce qu'il est imbu de lui-même qu'il affecte un « air fier et hautain²⁷ » qui humilie ceux qui l'approchent. En revanche, Marivaux peint en M. Bono un homme animé d'une sincère sollicitude mais dont les propos sont d'une involontaire rudesse. « C'était presque autant de petits affronts à essuyer pour l'amour-propre²⁸ », dit Jacob de l'interrogatoire auquel M. Bono soumet Mlle d'Orville. Pour analyser cette bonhomie qui indispose au lieu de ménager, Marivaux emploie un terme suggestif (« toutes questions qui n'avaient rien de *moelleux* ») et remotive une expression figée : « on dit de certains hommes qu'ils ont la main lourde ; cet honnête homme-ci ne l'avait pas légère²⁹ ». M. Bono a beau avoir le cœur sur la main, sa bienveillance bourrue accable ses protégés.

Marianne se reconnaît particulièrement sensible à ces vexations. Elle explique sa fierté d'âme par son éducation, mais quelques pages auparavant, c'est sa naissance supposée qu'elle invoquait pour justifier sa délicatesse d'amour-propre³⁰. En effet, se sentir humiliée revient, pour l'orpheline démunie, à exprimer une distinction native. C'est parce qu'elle se croit de sang élevé qu'elle ne peut supporter le traitement mortifiant qu'elle subit. Elle a trop de *cœur* – au sens de noblesse d'âme³¹ – pour tolérer la condescendance d'autrui. La narratrice veille ainsi à opposer sa susceptibilité à l'attitude nettement moins sourcilieuse d'une Mlle Toinon, « bien plus capable d'envier les hardes qu'on [lui] donnait que de [la] croire humiliée de les recevoir³² ». Lorsque Marianne se déclare rebutée par les dons, le soin qu'elle met à corrélérer gain objectif et déchéance subjective entre dans une stratégie de valorisation de soi. Si elle reçoit, c'est avec une amertume qui laisse entendre que sa place naturelle est celle de donatrice plutôt que d'obligée. Geneviève Lafrance a étudié, dans les romans de la fin du siècle, le sentiment de déchéance éprouvé par les aristocrates réduits à recevoir des bienfaits au lieu d'en prodiguer³³. Marivaux n'est pas sans annoncer ces réflexions sur les équivoques de la bienfaisance, à la différence que son héroïne se *rêve* une origine au lieu d'en jouir en

²³ Sénèque, *Des Bienfaits*, op. cit., p. 13.

²⁴ On songe bien sûr à Climal, mais aussi à Mlle Habert qui assure faire une « action de charité » en engageant Jacob ou, dans *Le Paysan Parvenu* toujours, à la femme du plaideur qui allègue la charité pour justifier l'intérêt qu'elle porte à un jeune commis (Marivaux, *Le Paysan Parvenu*, éd. Érik Leborgne, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 259).

²⁵ Voir entre autres *Le Spectateur Français*, 1^{ère} Feuille et *L'Indigent Philosophe*, 6^e Feuille, dans *Journaux et œuvres diverses*, éd. cit., p. 114-115 et p. 311.

²⁶ Marivaux, *Le Spectateur Français*, dans *Journaux et œuvres diverses*, op. cit., p. 116.

²⁷ Marivaux, *Le Paysan Parvenu*, op. cit., p. 266.

²⁸ *Ibid.* p. 276.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ « Il me semblait que j'aimais mieux mourir que d'être chez quelqu'un en qualité de domestique ; et si j'avais mon père et ma mère, il y a toute apparence que j'en aurais moi-même, au lieu d'en servir à personne » (*ibid.*, p. 29).

³¹ Sur cet emploi du mot *cœur*, voir la réponse de Marianne à la prieure : « Je ne venais pas demander l'aumône. Je crois que, lorsqu'on a du cœur, il n'en faut venir à cela que pour s'empêcher de mourir » (*ibid.*, p. 154).

³² *Ibid.*, p. 43.

³³ Geneviève Lafrance, *Qui perd gagne : l'imaginaire du don et la Révolution française*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2008.

effet, et, surtout, qu'elle déploie des ressources pour « garder la tête haute au milieu des âmes généreuses qui lui prêtent main forte³⁴ ». Ainsi suggère-t-elle qu'elle peut, par l'éclat de sa reconnaissance, abolir la distance symbolique qui la sépare du bienfaiteur : « voulez-vous redevenir son égal, vous n'avez qu'à être reconnaissant ; il n'y a que cela qui puisse vous donner votre revanche³⁵ ». La parfaite gratitude, en haussant moralement l'obligé au niveau du donateur, acquiert une fonction compensatrice.

Une erreur de Climal, tartuffe plus précautionneux que celui de Molière³⁶, mais qui reste maladroit dans ses fausses bonnes œuvres, est de négliger la susceptibilité de Marianne. Il espère, par ses dons, s'attirer les faveurs de sa protégée. Or, cette entreprise est mise à mal par le noble orgueil dont se prévaut l'héroïne. Il faut à cet égard relire une page où Marianne soutient que les présents charitables « ferment le cœur » au lieu de le rendre sensible :

Aussi de ce côté-là, M. de Climal m'était-il parfaitement indifférent, et même de cette indifférence qui va devenir haine si on la tourmente ; peut-être eût-il été ma première inclination, si nous avions commencé autrement ensemble ; mais je ne l'avais connu que sur le pied d'un homme pieux, qui entreprenait d'avoir soin de moi par charité ; et je ne sache point de manière de connaître les gens qui éloigne tant de les aimer de ce qu'on appelle amour : il n'y a plus de sentiment tendre à demander à une personne qui n'a fait connaissance avec vous que dans ce goût-là. L'humiliation qu'elle a soufferte vous a fermé son cœur de ce côté-là ; ce cœur en garde une rancune que lui-même il ne sait pas qu'il a, tant que vous ne lui demandez que des sentiments qui vous sont justement dus ; mais lui demandez-vous d'une certaine tendresse : oh ! c'est une autre affaire ; son amour-propre vous reconnaît alors ; vous vous êtes brouillé avec lui sans retour là-dessus, il ne vous pardonnera jamais³⁷.

De façon troublante, Marianne occulte l'enjeu réel des dons de Climal, en faisant passer pour une quête d'amour ce qui est, plus prosaïquement, une quasi-offre de prostitution. Marianne se prétend blessée par la charité de Climal, mais elle est surtout humiliée par le rôle que ce dévot concupiscent entend lui faire jouer. C'est parce qu'elle peut difficilement se méprendre sur la contrepartie sexuelle attendue que Marianne est offusquée par les dons que Climal lui prodigue³⁸. Au lieu de mettre à nu – dans toute sa brutalité – la transaction proposée, Marianne œuvre à contester la continuité entre bienfait, gratitude et amour. La dissymétrie entre donateur et donataire empêche, dit-elle, l'éclosion de la tendresse.

Ce faisant, Marivaux radicalise des thèses classiques sur la disjonction entre bienfait et amour. Montaigne, à la suite d'Aristote³⁹, écrivait que « celui qui bien fait à quelqu'un aime mieux qu'il n'en est aimé ; et celui à qui il est dû aime mieux que celui qui doit⁴⁰ ». L'obligé, contraint par les dons qu'il reçoit, conçoit difficilement de l'amour pour son bienfaiteur. L'intrigue de *La Double Inconstance* pourrait être relue à la lumière de ces déclarations de Marianne. Pour que les présents excessifs du Prince ne blessent pas Silvia, il faut en effet,

³⁴ *Ibid*, p. 330.

³⁵ *La Vie de Marianne*, op. cit., p. 222.

³⁶ Sur la comparaison entre Climal et Tartuffe, déjà esquissée par des critiques du XVIII^e siècle, voir notre article « Un “Tartuffe de roman” : Marivaux face à Molière dans *La Vie de Marianne* », *Revue Bossuet*, « Molière et la religion. Représentations et réceptions », 2023, p. 117-133.

³⁷ *La Vie de Marianne*, op. cit., p. 38.

³⁸ Nous renvoyons aux analyses de Christophe Martin : « ce n'est pas la matérialité de l'offre qui fait obstacle au consentement, mais seulement sa forme lorsque celle-ci ne parvient pas à dissimuler de pénibles affinités avec un simple marchandage » (« Tentations et “embarras de l'âme” chez Marivaux ». *Revue des Sciences Humaines*, Presses universitaires du Septentrion, 1999, p. 129-138).

³⁹ Montaigne suit de près le chapitre de l'*Éthique à Nicomaque* sur la bienfaisance (IX. 7), où Aristote commence par relever que « les bienfaiteurs aiment ceux auxquels ils ont fait du bien, semble-t-il, plus que ceux auxquels on a fait du bien n'aiment ceux qui leur ont fait » (trad. Jean Tricot, Vrin, 2017, p. 485).

⁴⁰ Montaigne, *Essais*, II, 8, éd. Emmanuel Naya, Delphine Reguig, Alexandre Tarrête, Paris, Gallimard, « Folio classique », 2009, p. 87.

comme l'a montré Christophe Martin⁴¹, que d'une part s'opère une dissociation entre deux figures principales (le brutal donateur et le révérencieux prétendant) et d'autre part que Flaminia procure aux deux villageois une image valorisante d'eux-mêmes. La différence est bien sûr que le Prince offre fastueusement à Silvia des dons superflus (en espérant que ce superflu lui deviendra nécessaire⁴²) alors que Marianne est dépourvue de moyens de subsistance. L'orpheline éprouve une humiliation d'autant plus cuisante qu'elle ne se contente pas de recevoir des présents superfétatoires : elle dépend de la charité d'autrui.

Langage humiliant

Le mot de charité froisse plus que tout autre l'orgueil de Marianne. Jamais ne se dit-elle plus blessée que lorsqu'elle doit essayer ce terme mortifiant. Le bienfait humiliant est en premier lieu celui qui est catégorisé comme relevant de la charité. Cette âpreté d'un mot est plusieurs fois soulignée dans le roman. D'abord dans une page où *charité* est un terme que l'on épargne ou que l'on fait subir :

Le curé, qui, quoique curé de village, avait beaucoup d'esprit, et était un homme de très bonne famille, disait souvent depuis que, dans tout ce que ces dames avaient alors fait pour moi, il ne leur avait jamais entendu prononcer le mot de charité ; c'est que c'était un mot trop dur, et qui blessait la mignardise des sentiments qu'elles avaient.

[...] Mais tout s'use, et les beaux sentiments comme autre chose. Quand mon aventure ne fut plus si fraîche, elle frappa moins l'imagination. L'habitude de me voir dissipa les fantaisies qui me faisaient tant de bien, elle épuisa le plaisir qu'on avait à m'aimer ; ce n'avait été qu'un plaisir de passage, et au bout de six mois, cette aimable enfant ne fut plus qu'une pauvre orpheline, à qui on n'épargna pas alors le mot de charité : on disait que j'en méritais beaucoup⁴³.

La métamorphose de Marianne, ravalée au statut de « pauvre orpheline » vivant de la charité d'autrui, rappelle celle, au début du roman, de la « jolie femme » devenue, à cause de la petite vérole, une « babillarde incommode⁴⁴ ». Dès lors que le destin de Marianne n'est plus ennobli en imagination, la voix publique – « on disait que... » – ne la ménage plus.

Plus loin dans le roman, c'est dans la bouche de Mme Dutour que se rencontre le mot redouté :

Marianne, me dit-elle, vous avez fait là une bonne rencontre quand vous l'avez connu ; voyez ce que c'est, il a autant de soin de vous que si vous étiez son enfant ; cet homme-là n'a peut-être pas son pareil dans le monde pour être bon et charitable.

Le mot de charité ne fut pas fort de mon goût : il était un peu cru pour un amour-propre aussi douillet que le mien ; mais Mme Dutour n'en savait pas davantage, ses expressions allaient comme son esprit, qui allait comme il plaisait à son peu de malice et de finesse⁴⁵.

Pour Marianne, le mot *charité* relève de l'obscène : il offusque par son caractère inconvenant. C'est parce que la commère ne se soucie pas des bienséances qu'elle emploie ce terme brutal. Mme Dutour, dont la brusque spontanéité est à mille lieues du « naturel » policé de Mme

⁴¹ Christophe Martin, « Le jeu du don et de l'échange », art. cit.

⁴² « Ce superflu-là sera mon nécessaire », dit Lisette dans *Le Jeu de l'amour et du hasard* (acte I, scène 1). Rappelons les formules de Silvia dans *La Double Inconstance* : « car c'est un abus que tout ce qu'il fait, tous ces concerts, ces comédies, ces grands repas qui ressemblent à des noces [...] » (acte II, scène 1).

⁴³ *La Vie de Marianne*, op. cit., p. 13.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 8.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 34.

Dorsin ou de Marianne narratrice, révèle toutefois ainsi une réalité que Marianne s'obstine à ignorer. On reconnaît là une fonction dévolue chez Marivaux à la parole babillarde : celle de démasquer violemment les vérités tues. Les commères, comme l'a montré Florence Magnot, « dénudent les mécanismes du jeu social », en « mettant en lumière le soubassement économique des relations humaines, noblement nié par les autres locuteurs⁴⁶ ». Les détours langagiers dont use Marianne pour masquer sa situation effective sont crûment mis à mal par la maladresse de la lingère.

Des liens se nouent à cet égard avec d'autres textes de Marivaux où un mot infamant est soit grossièrement proféré, soit à l'inverse escamoté. Le Trivelin de *La Fausse Suivante* juge ainsi le terme de *valet* aussi « dur » et mortifiant que Marianne celui de *charité* :

TRIVELIN. – Son valet ! Le terme est dur ; il frappe mes oreilles d'un son disgracieux ; ne purgera-t-on jamais le discours de tous ces noms odieux ?

LE CHEVALIER. – La délicatesse est singulière !

TRIVELIN. – De grâce, ajustons-nous ; convenons d'une formule plus douce.

LE CHEVALIER, *à part*. – Il se moque de moi. Vous riez, je pense ?

TRIVELIN. – C'est la joie que j'ai d'être à vous qui l'emporte sur la petite mortification que je viens d'essuyer⁴⁷.

Trivelin s'offusque d'un mot à la façon dont une précieuse de Molière se scandaliserait d'une expression trop vile⁴⁸. Au-delà du jeu parodique, Marivaux construit, avant Beaumarchais, la figure originale d'un valet philosophe et héros picaresque qui souffre d'un statut ancillaire qu'il tenait dès la première scène pour un « état humiliant⁴⁹ ». En miroir, on peut songer à des scènes de Marivaux où un mot est *esquivé*. Face à M. Bono, Jacob se présente ainsi comme « le fils d'un honnête homme qui demeure à la campagne », ce qui inspire au narrateur une savoureuse justification : « c'était dire vrai, et pourtant esquiver le mot de paysan qui me paraissait dur ; les synonymes ne sont pas défendus, et tant que j'en ai trouvé là-dessus, je les ai pris⁵⁰ ». Le terme qui figerait Jacob dans son identité subalterne – *paysan* – est remplacé par un équivalent plus flatteur. Le héros s'évite une blessure narcissique en chassant de son discours tout mot dégradant. L'écart est criant entre les fières professions de sincérité du début du roman et ce jeu quelque peu casuiste sur la synonymie.

Cette attention portée au mot se rattache plus largement à l'esthétique d'un auteur connu pour ses répliques sur le mot et ses discussions lexicales. Marivaux ne cesse de montrer quelle est « la conséquence d'un mot⁵¹ ». Certes, il insiste sur des *gestes* humiliants : celui, par exemple, de Climal qui remet des louis d'or à Marianne⁵². Reste que l'indignation de ses personnages a souvent une cause verbale. Ils éprouvent des blessures narcissiques qui tiennent au mot autant qu'à la chose. La « sensibilité lexicale⁵³ » de Marianne transparaît à nouveau

⁴⁶ Florence Magnot-Ogilvy, *La parole de l'autre dans le roman-mémoires (1720-1770)*, Louvain, Peeters, coll. « La République des lettres », 2004, p. 180-181.

⁴⁷ *La Fausse Suivante*, acte I, scène 5.

⁴⁸ Comparer avec la première scène des *Femmes Savantes* : « Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend / Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant / De quelle étrange image on est par lui blessée ? » (v. 9-11).

⁴⁹ *La Fausse Suivante*, acte I, scène 1.

⁵⁰ *Le Paysan Parvenu*, *op. cit.*, p. 281. On sait quelle place Abdellatif Kéchiche a accordé au mot très marivaudien d'« esquivé » dans son film de 2003.

⁵¹ D'après la célèbre réplique – ironique – de M. Orgon dans *Le Jeu de l'amour et du hasard* : « et c'est sur ce mot de surprise que nous l'avons querellée ; mais ces gens-là ne savent pas la conséquence d'un mot » (acte II, scène 11). Il en résulte que, dans une pièce comme *L'Île des Esclaves*, la thérapie des maîtres est aussi une thérapie verbale : « l'on vous apprendra à corriger vos termes » (sc. II).

⁵² *La Vie de Marianne*, *op. cit.*, 35.

⁵³ Selon l'expression de Florence Magnot-Ogilvy étudiant la « perméabilité aux paroles des autres » dans les romans de Marivaux (*La parole de l'autre dans le roman-mémoires*, *op. cit.*, p. 213).

lorsqu'elle doit essayer les propos désobligeants de la prieure, parfaitement insensible sous des dehors affables :

Ainsi de tous côtés vous voyez notre impuissance, dont je suis vraiment mortifiée ; car vous m'affligez, ma pauvre enfant (ma pauvre ! quelle différence de style ! Auparavant elle m'avait dit : ma belle), vous m'affligez, mais que ne vous êtes-vous adressée au curé de votre paroisse ? [...] Tout ce que je puis faire, c'est de vous recommander à la charité de nos dames pensionnaires ; je quêterai pour vous, et je vous remettrai demain ce que j'aurai ramassé. (Quêter pour un ange, la belle chose à lui proposer⁵⁴ !).

La différence d'égards se traduit par une « différence de style », que Marianne relève dans des parenthèses à la fois plaisantes et dépitées. Le terme *quêter* est plus insultant encore que celui de *charité* en ce qu'il ne déguise rien d'une réalité économique à nouveau crûment explicitée par le verbe *ramasser*. Marianne est mortifiée, mais au discours de la prieure succède celui de Mme de Miran, âme raffinée qui use d'un « tour honnête » et de « ménagement⁵⁵ ». Cet idéal de bienfaisance incarné par Mme de Miran et Mme Dorsin – avatars fictionnels, on le sait, de Mme de Lambert et Mme de Tencin – constitue un contrepoin à la charité indélicate fustigée au début du roman.

Donner sans offenser

En Mme de Miran, Marianne admire d'exquises précautions, un choix de l'implicite, un langage du cœur qui répugne aux mots crus :

De toutes les obligations qu'on peut avoir à une belle âme, ces tendres attentions, ces secrètes politesses de sentiment sont les plus touchantes. Je les appelle secrètes, parce que le cœur qui les a pour vous ne vous les compte point, ne veut point en charger votre reconnaissance ; il croit qu'il n'y a que lui qui les sait ; il vous les soustrait, il en enterre le mérite et cela est adorable⁵⁶.

Le rêve qui se déploie est celui d'un bienfait « sans rien en lui qui pèse ou qui pose », où l'obligé échappe à toute logique comptable (« le cœur ne vous les *compte* point ») et ne ploie sous aucun fardeau (« [il] ne veut point en *charger* votre reconnaissance »). Là où les mauvais protecteurs multiplient les allusions malvenues, Mme de Miran dérobe à Marianne tout ce qui pourrait l'indisposer. L'héroïne en ressent une infinie gratitude qui annonce la force de l'attachement – quasi-amoureux – qui va l'unir à sa mère de substitution. Jamais Marivaux ne montre mieux que dans le bienfait, c'est la manière de rendre service plutôt que le service lui-même qui inspire de la reconnaissance.

L'affabilité de Mme de Miran est une politesse du cœur, mais n'est pas pour autant simple spontanéité. Dans les lignes qui précèdent, Marianne relève « avec quelle industrie⁵⁷ » sa bienfaitrice lui cache les pensées qui auraient pu la blesser. Un art subtil, mais dissimulé, est donc nécessaire pour aplanir l'aspérité des propos. Ainsi la bienfaisance de Mme de Miran a-t-elle, outre ses valeurs morale et sociale, une signification esthétique. Ne pas s'appesantir, refuser le cérémonial de la charité, choisir harmonieusement ses termes tout en donnant l'impression d'un pur élan de l'âme, c'est en effet cultiver des valeurs de souplesse et d'aisance, héritières de l'ancienne *sprezzatura*, qui sont au cœur de l'idéal littéraire de

⁵⁴ *La Vie de Marianne*, p. 153. Voir plus tôt : « certes, votre situation est fort triste, mademoiselle (car il n'y eut plus ni de ma belle enfant, ni de mon ange ; toutes ces douceurs furent supprimées) » (*ibid.*).

⁵⁵ *Ibid.*, p. 154.

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ *Ibid.*

Marivaux⁵⁸. De même que l'artiste excelle à masquer son art, la parfaite bienfaitrice sait faire oublier qu'elle vient en aide. Paraître ignorer le prix de ses bienfaits autant que l'écrivain maître de sa plume semble négliger le travail et l'effort : telle est l'authentique *œuvre* de charité.

Marianne analyse avec précision les composantes de la bonté de Mme de Miran. Elle souligne notamment que sa générosité n'a pas sa source dans l'orgueil. « Jamais elle ne fut généreuse à cause qu'il était beau de l'être, mais à cause que vous aviez besoin qu'elle le fût⁵⁹ ». Laclos s'est assez intéressé à ces lignes de Marivaux pour les commenter dans une lettre de 1796 où il oppose à la bonté de Mme de Miran « cette bienfaisance sèche par laquelle le bienfaiteur ne considère que lui-même⁶⁰ ». Surtout, Mme de Miran est plus généreuse que spirituelle. Elle a beau faire preuve d'« industrie » pour ménager autrui, sa vertu se dispense de certaines lumières⁶¹. À cet égard, sa bienveillance se différencie de celle de Mme Dorsin, qui incarne dans le roman de Marivaux la lucidité philosophique⁶². Dans un portrait croisé, Marianne oppose ainsi deux formes de bonté : celle de la femme d'un esprit ordinaire (Mme Miran) et celle de la femme d'un esprit supérieur (Mme Dorsin). Or, la narratrice soutient que les bienfaits de la seconde sont moins goûtés, parce qu'un service lie et humilie d'autant plus que celui qui le rend en mesure la valeur :

C'est que la plupart des hommes, quand on les oblige, voudraient qu'on ne sentit presque pas, et le prix du service qu'on leur rend, et l'étendue de l'obligation qu'ils en ont ; ils voudraient qu'on fût bon sans être éclairé ; cela conviendrait mieux à leur ingrate délicatesse, et c'est ce qu'ils ne trouvent pas dans quiconque a beaucoup d'esprit. Plus il en a, plus il les humilie ; il voit trop clair dans ce qu'il fait pour eux. [...]

Avec cette personne qui a tant d'esprit, il faudra, se disent-ils, qu'ils prennent garde de ne pas paraître ingrats ; au lieu qu'avec cette personne qui en aurait moins, leur reconnaissance leur ferait presque autant d'honneur que s'ils étaient eux-mêmes généreux.

Voilà pourquoi ils aiment tant la bonté de l'une, et pourquoi ils jugent avec tant de rancune de la bonté de l'autre⁶³.

Marivaux envisage sous un jour original les rapports entre bienfaiteur et obligé aussi bien qu'entre intelligence et bonté. Il relève qu'un excès d'esprit devient paradoxalement chez le bienfaiteur une qualité offensante. L'obligé souhaiterait en effet que les bienfaits qu'il reçoit soient ignorés de celui qui les dispense. Il pourrait ainsi soit s'exempter de contre-don soit s'en acquitter à moindre frais sans nuire à la bonne opinion qu'il a de lui-même.

Ce calcul quelque peu cynique n'a pas seulement pour cause la pusillanimité et la mauvaise honte des hommes :

D'où vient que les hommes ont cette injuste délicatesse dont nous parlions tout à l'heure ? N'aurait-elle pas sa source dans la grandeur réelle de notre âme ? Est-ce que l'âme, si on peut le dire ainsi, serait d'une trop haute condition pour devoir quelque chose à une autre âme ? Le titre de bienfaiteur ne sied-il bien qu'à Dieu seul ? Est-il déplacé partout ailleurs⁶⁴ ?

⁵⁸ Voir les lignes que Marivaux consacre aux élégantes conversations échangées chez Mme Dorsin : « Je leur entendais dire d'excellentes choses, mais ils les disaient avec si peu d'effort, ils y cherchaient si peu de façon, c'était d'un ton de conversation si aisé et si uni, qu'il ne tenait qu'à moi de croire qu'ils disaient les choses les plus communes » (*ibid.*, p. 213).

⁵⁹ *Ibid.*, p. 169.

⁶⁰ Laclos, lettre du 16 mai 1796, dans *Œuvres complètes*, éd. Laurent Versini, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, p. 811.

⁶¹ *La Vie de Marianne*, *op. cit.*, p. 168-169.

⁶² Les adjectifs *raisonnable* et *philosophe* sont par deux fois appliqués à Mme Dorsin (*ibid.*, p. 225 et p. 227).

⁶³ *Ibid.*, p. 220.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 221.

Si le bienfait blesse, c'est parce que le seul authentique don devrait provenir de Dieu. Cet argumentaire chrétien était déjà ébauché par Marivaux dans ses journaux : « l'homme est glorieux, et on ne doit pas s'en étonner. Il n'était fait que pour avoir un maître, qui est Dieu ; et le péché lui en a donné mille, dont la supériorité lui est toujours étrangère et douloureuse, quelque nécessaire qu'elle lui soit aujourd'hui⁶⁵ ». L'orgueil pourrait trouver sa source dans le souvenir de la première nature. La susceptibilité des hommes n'est pas sans lien avec « le sentiment intérieur qui reste de leur grandeur passée⁶⁶ ». De telles réflexions, toutes discrètes qu'elles soient, montrent que la notion de charité n'est pas aussi laïcisée qu'elle peut le sembler dans l'œuvre de Marivaux.

Erreur, toutefois, que de croire que les lumières de Mme Dorsin l'empêchent d'égaliser Mme de Miran en générosité. En effet, l'intelligence de Mme Dorsin lui procure une qualité dont tous les théoriciens du bienfait ont souligné l'importance : la prévenance. S'il est vrai qu'« affranchir de la nécessité accablante de faire une demande⁶⁷ » est le propre d'une âme pleinement généreuse, cette délicatesse suprême se rencontre surtout chez Mme Dorsin, qui, parce qu'elle sait lire dans les cœurs, devine les besoins que les malheureux n'osent pas exprimer. Alors que Mme de Miran « vous servait littéralement⁶⁸ », Mme Dorsin tient compte des non-dits et décèle même ce que l'autre ne se formule pas encore à lui-même. Le talent que Marivaux célèbre dans l'apologue du « Voyage au monde vrai » et accorde dans ses pièces à des « dramaturges internes⁶⁹ » – connaître les ressorts de l'âme, pour en être le spectateur lucide ou pour agir sur eux – permet à la salonnière d'être une donatrice exemplaire.

Mme Dorsin a un autre mérite rare : celui de s'identifier si bien à son obligé qu'elle semble, en lui venant en aide, œuvrer pour elle-même. « L'intérêt qu'elle y prenait n'avait plus l'air généreux à force d'être personnel⁷⁰ », écrit Marianne, dans une phrase où *intérêt* a son sens classique : se mettre à la place de l'autre. Mme Dorsin semble être la bénéficiaire de ses propres dons. Elle est de ces êtres qui « finissent par tellement donner qu'on croit que ce sont eux qui reçoivent⁷¹ ». Marianne ajoute même : « il ne tenait qu'à vous de trouver cet intérêt incommode ». En vertu d'un suggestif renversement, le bienfaiteur n'incommode pas par son orgueil, son indifférence ou son indécatesse, mais par sa prévenance extrême. Ce premier renversement est solidaire d'un autre : avec Mme Dorsin, rendre un service donne plus d'obligations qu'en recevoir. Dès lors qu'elle commence à aider, elle s'estime liée à la personne qu'elle secourt :

Mme Dorsin disait : je l'ai servi plusieurs fois, je l'ai donc accoutumé à croire que je dois le servir toujours ; il ne faut donc pas tromper cette opinion qu'il a, et qui m'est si chère ; il faut donc que je continue de la mériter.

De sorte qu'à la manière dont elle envisageait cela, ce n'était pas elle qui méritait votre reconnaissance, c'était vous qui méritiez la sienne, à cause que vous comptiez qu'elle vous servirait. Elle concluait qu'elle devait vous servir, et le concluait avec un plaisir qui la payait de tout ce qu'elle avait fait pour vous⁷².

⁶⁵ Marivaux, *Le Cabinet du Philosophe*, 4^e Feuille, dans *Journaux et œuvres diverses*, op. cit., p. 364.

⁶⁶ Pascal, *Pensées*, Port-Royal III. 7 ; Sellier 181.

⁶⁷ Sénèque, *Des Bienfaits*, op. cit., II. 1, p. 26.

⁶⁸ *La Vie de Marianne*, op. cit., p. 222.

⁶⁹ Voir l'étude classique de Jean Rousset, « Marivaux et la structure du double registre », *Forme et signification*, J. Corti, 1962, p. 45-64.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 223.

⁷¹ Jean Giono, *Les Âmes Fortes*, Gallimard, « Folio Classiques », 1972 [1950], p. 172. Pour une analyse du don dans ce roman de la générosité et de la captation, voir Robert Ricatte, « Giono et la tentation de la perte », dans *Giono aujourd'hui*, Aix-en-Provence, Édisud, 1982, p. 217-225.

⁷² *La Vie de Marianne*, op. cit., p. 224.

Rousseau analysera, dans de célèbres pages, les « chaines d'engagements successifs » dont le bienfaiteur ne peut plus « secouer le joug⁷³ ». Néanmoins, ce qui est pour l'auteur des *Réveries* une aliénante contrainte est pour Mme Dorsin un bonheur de la profusion et de la surenchère. « Sollicitude en surchauffe, sollicitude sortie de ses gonds⁷⁴ » que celle de Mme Dorsin, dont la générosité déborde, au point de relever parfois d'une démesure suspecte⁷⁵. Reste que par ce don qui est don de soi, Mme Dorsin offre un modèle rêvé de bienfaisance qui déjoue les pièges de la mauvaise charité.

*

Marivaux développe ainsi dans *La Vie de Marianne* une réflexion triplement originale sur le bienfait : parce qu'il adopte le point de vue d'une orpheline pauvre qui revendique sa noblesse d'âme, parce qu'il soutient que « ce que la pauvreté a d'affreux », c'est l'humiliation qui lui est attachée⁷⁶, parce qu'il construit à l'échelle du roman un diptyque entre indélicate charité et bienfaisance suprême. Dans ses romans-mémoires comme dans ses comédies et ses journaux, Marivaux se montre particulièrement sensible aux liens, que les anthropologues mettront en lumière, entre don et domination : « donner, c'est manifester sa supériorité, être plus, plus haut⁷⁷ ». Les deux âmes généreuses auxquelles s'en remet Marianne – Mme Dorsin et Mme de Miran – parviennent, grâce à leur parfaite sollicitude, à donner l'illusion d'une abolition de la dissymétrie entre donataire et donateur. « Mme Dorsin ne faisait pas réflexion qu'elle descendait jusqu'à vous », écrit Marianne. Sa bonté et sa politesse font en somme oublier que « le don est jeté, il condescend⁷⁸ ». La bienfaitrice retire aux présents leur « sous-entendu d'infériorité », leur « adhérence visqueuse et répugnante qui vous ôte vos libres mouvements⁷⁹ ». De toute évidence, cette générosité constitue une utopie⁸⁰ : celle d'un bienfait idéal qui ait partie liée avec la *grâce*, dans tous les sens du mot⁸¹.

⁷³ Rousseau, *Réveries du promeneur solitaire*, « Sixième Promenade », dans *Œuvres Complètes*, éd. citée, t. 1, p. 1051.

⁷⁴ Claude Habib, « Parlez pour moi ! La sollicitation sous l'Ancien Régime », *Commentaire*, 2010/4, n° 132, p. 937.

⁷⁵ Marianne glisse : « peut-être l'élévation de pareils sentiments est-elle trop délicieuse ; peut-être Dieu défend-il qu'on s'y complaise » (*La Vie de Marianne*, op. cit. p. 224). Claude Habib évoque, au sujet de la « relation extraordinaire » qu'entretient Mme Dorsin avec ses obligés, une « illimitation dont il faut peut-être se défier » (art. cit., p. 936).

⁷⁶ D'après l'analyse du *Cabinet du Philosophe*, « Quatrième Feuille », dans *Journaux et œuvres diverses*, p. 362.

⁷⁷ Marcel Mauss, *Essai sur le don*, Paris, Allia, 2021 [1925], p. 205.

⁷⁸ Jean Starobinski, *Largesse*, Paris, Gallimard, 2007, p. 8.

⁷⁹ D'après les mots de Victor Hugo dans une page consacrée au bienfait aliénant : « être obligé, c'est être exploité. Les heureux, les puissants, profitent du moment où vous tendez la main pour vous mettre un sou dedans, et de la minute où vous êtes lâche pour vous faire esclave, et esclave de la pire espèce, esclave d'une charité, esclave forcé d'aimer ! » (*L'Homme qui rit*, Gallimard, 2002 [1869], p. 326).

⁸⁰ Robert Grandroute analyse le salon de Mme Dorsin comme une utopie philosophique dans *Le Roman pédagogique de Fénelon à Rousseau*, Genève, Slatkine, 1985, p. 504.

⁸¹ Au sens étymologique (*gratia* signifie d'abord : « bienfait qu'on accorde »), au sens moral (jamais il ne s'est autant agi de donner de *bonne grâce*), au sens esthétique, voire au sens religieux.